

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 29

Artikel: Le Traducteur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parti pour les Amériques et qui en est mort, à ce qu'il paraît.

« C'était un jour de vente de « Blanc » dans un grand magasin de Lausanne. On trouve des fois de ces occasions qu'on aurait tort de ne pas en profiter, n'est-ce pas, Madame ? Bref, voilà que je vois un Monsieur qui se promène, l'air soucieux, parmi tout ce linge blanc. Un homme dans les caleçons et les chemises, ça frappe, n'est-ce pas ? Il avait déjà des cheveux blancs et une figure à faire pitié, blanche comme un drap qui sort de chez la blanchisseuse. J'ai bien cru un moment qu'il allait s'évanouir ; son regard était tout drôle et on ne lui voyait que le blanc des yeux, par moment. « Vous vous sentez mal, Monsieur ? » que je lui demande. Sur quoi il me répond : « Oui, ma bonne dame, j'ai le mal blanc, autrement dit un panari, si vous aimez mieux. J'ai passé une nuit blanche à souffrir ». A la caisse où j'ai payé mon achat on m'a dit que c'était un M. Blanc.

« Et voilà, chère Madame Blanc, comment j'ai connu feu votre mari. Quant à vous dire quand, ce me serait un peu difficile à préciser. C'était en tout cas l'année où il y a eu tant de vers blancs à la campagne, vous vous rappelez. Il y a eu aussi des gelées blanches en juin, mais ensuite est venu ce vent blanc qui fait mûrir les blés. C'est cette même année que mon beau-frère s'est tué au Mont-Blanc.

« Je me suis laissé dire que ce M. Blanc, votre mari défunt donc, avait fondé une fabrique de fer-blanc, là-bas, en Amérique et qu'il avait fait fortune dans une mine de blanc de Troyes. C'est bien possible, après tout.

« En ce qui me concerne, je suis une veuve Blanc, comme vous. Mon pauvre mari avait une petite santé et devait suivre un régime : du blanc-manger, fait avec le blanc d'œufs de poules blanches ; puis du blanc de poulet, du pain très blanc et, après son dîner, un verre de « petit blanc » de notre vigne du « Fauxblanc » qu'on possédait, près Pully. On passait l'été à Verschez-les-Blanc, chez mon beau-père, Gédéon Blanc ; ma belle-mère était une Pamblanc, étant fille.

« J'ai une fille, Blanche, qui vient de communier à Pâques. Il fallait voir ce qu'elle était mignonne, toute en blanc. Dans quelques années, il faudra la marier, mais la blanche colombe ne sera pas pour le premier blanc-bec venu ; il faudra qu'il montre patte blanche pour l'avoir. Entre nous, elle fréquente un jeune homme d'Ecublens, dont les parents auraient joliment d'écus blancs, à ce qu'il paraît.

« Après tout ce que je viens de vous dire, il semblerait qu'on soit de parenté, dans cet héritage, mais il faudra que ce soit écrit noir sur blanc. Pour ne rien faire tant de paperasserie, vous n'auriez qu'à me signer un chèque en blanc, que je remplirai moi-même, au plus juste, pour ne pas vous donner cette peine.

« Recevez, chère Madame Blanc, mes bonnes salutations.

« Veuve Blanc-Blanc. »

(P. c. conforme : F. Woelfli).

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. Lectures saines, choisies dans tous les domaines de la littérature française et allemande, traductions exactes, permettant d'éviter les longues recherches dans les dictionnaires ; voilà ce qu'offre « Le Traducteur » à ses abonnés. — Un numéro spécimen sera envoyé gratis, sur demande, par l'administration du Traducteur, à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Oh ! alors... — Oh ! méchant, méchant ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier soir ? Est-ce ainsi que l'on traite une fiancée que l'on dit aimer à la folie ? — Pardonnez-moi, je vous en prie. Je ne suis pas coupable.

— Pas coupable ! avez-vous une excuse valable ?

— Oh ! je crois bien.

— Donnez-la donc, cette excuse !

— Voilà. Un médecin m'avait dit le matin même : « Vous avez des battements de cœur. Je vous conseille d'éviter les joies trop fortes. »

— Alfred, je vous adore.

ON COMMENCE DEMAIN



QUAND on est sur le militaire, nous autres du canton de Vaud, on a encore joliment l'habitude de ronchonner. Mais quand même on a bonne idée de faire convenablement son service. Et des chefs qui savent nous prendre, ils peuvent bien compter de ne pas se voir à l'affront. Pardine, on comprend assez ça qu'il faut qu'y en ait qui aient la commande, et qu'il faut obéir recta. Ça ne pourrait pas aller autrement, surtout dans ces rassemblements où, quand on voit le tas qu'on est, on s'étonne encore que les femmes aient pu faire tant de ce monde.

Oh ! mais alors, pour ce drill à Guillaume, comme le gros Ulrich s'était mis dans l'idée, pour claquer les talons comme des tabornios, pour marcher comme si on avait une paire d'échelles en place de jambes, on n'a pas été faits pour ça. On ne veut pas être pris pour des mécaniques ni pour des bêtes. Et puis, peut-être qu'on n'est pas des plus mauvais soldats pour ça ; il fait toujours bon garder une brique de jugement. En tout cas, je vous dis, il ne faut pas essayer de faire des Prussiens avec des Vaudois. Ceux qui ont cru d'y réussir, il faudrait seulement qu'ils sachent comme ils ont dégouté les hommes du service, et comme ils se sont fait moquer d'eux par le monde. Ça les ramènerait à des meilleurs sentiments.

Il s'est trouvé par Bière — mais voilà déjà bien quelques bons pairs d'années — un capitaine qui était revenu tout chaud de par ces Allemagnes et qui ne voyait rien de beau comme ces singeries qu'ils faisaient par là-bas. Il traitait les recrues, canonniers, tringlots, tout, comme une bande de pattiers. Il aurait fallu qu'on tremble rien qu'à le regarder. Bien sûr que ces jeunes gens ça les impressionnait encore et qu'ils n'osaient pas autrement que de se laisser manier, quand même ce commerce ne leur plaisait rien tant.

Il s'est justement rencontré que le bataillon 3 avait son cours par Bière, mais non pas aux casernes. Ils ont pris leurs cantonnements dans le village même. Vous savez assez comme ça va : ils se sont tout de suite retrouvés quelques-uns d'une petite coterie, qu'ils avaient déjà fait bien des cours ensemble ; quoi, ils étaient bientôt bons pour passer en landwehr. C'était tous de ces corps qui ont l'habitude de se soigner, tant au civil qu'au militaire, de ces bons gros pansus, que le ventre leur croît toujours. Et quand il faut qu'ils repartent au service, c'est tant qu'ils peuvent se renfater dans leurs z'hailions de guerre, même en sautant bien des boutons. Ces gaillards ont toujours le coup pour se faire mettre de cuisine, et on peut être sûr qu'ils ne veulent pas se biler, sauf pour éclaffer des kilos. Mais quand même ils font leur service, et au moins avec eux on a toujours du rata de sorte. Ils ont aussi le coup pour faire de ces bonnes soupes avec toute espèce de jardinage, et du ragoût qu'avec une forte platée de riz on ne peut pas manger meilleur.

Eh bien, ils étaient donc quatre ou cinq de ces vieux devant une porte de grange, tout proche du « Guillaume Tell », qu'ils discutaient où il fallait qu'ils aillent manger la fondue. Faut-il pas que ce capitaine que je vous ai donc dit vienne à croiser par là sans qu'ils y fassent attention. Bien sûr, ça n'était pas mauvaise volonté ; c'est seulement qu'ils n'étaient pas à l'œil. Enfin, suffit qu'ils n'ont pas fait le salut quand il a passé. Quand mon capitaine a ça vu, le voilà qui se lance à leur tracer contre, avec sa moustache qui se dressait qu'un matou en colère n'aurait pas pu de mieux, et en roulant des yeux si tellement épouvantables qu'on aurait cru que le tonnerre voulait lui sortir de la tête. Et quand il a été tout proche, il leur fait comme ça avec son ton le plus terrible : « On ne vous a donc pas appris à saluer dans ce bataillon ! »

Il se croyait de les faire rentrer sous terre, mais il était bien loin de compte. Pensez-vous voir : des hommes que probablement ils étaient tous municipaux ou même syndics dans leur

commune ! ça ne voulait pas s'épouser comme des jeunes gens qui passent seulement l'école. Ils ont donc pris la position, bien correctement, sans pourtant trop rentrer leur ventre, que, pardine, ils n'avaient pas honte d'être gros, et un s'est avancé, a fait un salut militaire plein de civilité, et lui a répondu, tout gentiment, comme un bon papa qui voudrait expliquer quelque chose à son gosse :

— Que oui, mon capitaine ! mais... on commence demain !

Il paraît que le capitaine n'était pas resté assez longtemps en Prusse ; il lui restait un fonds d'esprit qui n'avait pas pu fondre. Il avait toute bonne idée de les agoniser de mauvaises raisons, mais c'est tant qu'il a pu tourner sur ses talons en vous rabattant sa moustache qu'ils ne voyent pas qu'il riait. Et le moment d'après, quand il a raconté l'affaire à un collègue, il ne s'est pas tenu de dire :

— Charrettes de Vaudois ! Tu ne peux pas les démonter. Ceux de là-bas, quand même, ils n'auraient pas trouvé celle-là.

L'autre a répondu :

— Tu vois bien ! Et un qui veut les prendre comme ils sont, il en fait toujours quelque chose.

Gédéon des Amburnex.

EN VERS... ET CONTRE TOUS !

On dit que la poésie est en décadence.

*On a beau leur voter des primes,
L'art des faiseurs de vers se meurt ;
Même à minuit, l'heure des rimes,
On ne trouve plus de rimeurs.*

*On prétend, et c'est bien commode,
Que dans notre monde à l'envers,
Les couleurs ont passé de mode
Et qu'on ne songe plus aux vers.*

*Du coup, l'Alexandrin classique,
Aux douze pieds, c'est insensé,
Confit dans quelque gros lexique
Ne sait plus sur quel pied danser.*

*Pegase, tes vols dans l'espace
Font place à des plaisirs nouveaux,
Et tu fais pitié, quand tu passes
Devant nos quarante chevaux.*

*Lorsqu'un poète, d'aventure,
Se fait annoncer, dans le nez
 Craignant quelque oiseuse lecture,
On lui crie : « Entrez sans sonnet ! »*

*S'il veut, en vers de circonstances,
Célébrer Monette ou Loulou
On lui dit : « Gardez vos dix stances
 » Et mettez votre lyre au clou ! »*

*Tandis qu'en la voûte éternelle
Très loin des mortels, tout là-haut
La muse a replié son aile
Vaincue par l'ange Radio !*

*Dans nos existences moroses,
C'est pour cela, sachez-le bien,
Qu'on fait et qu'on dit tant de choses
Qui vraiment ne riment à rien !*

Pierre Manaut.

Pénitence. — Le cardinal Rampolla, quand il était secrétaire de Léon XIII, reçut un jour, la visite d'un jeune homme de la noblesse française, qui avait fait le voyage pour venir se confesser à lui.

— Monseigneur, lui dit le pieux voyageur, je vais prochainement me marier... Aussi ai-je tenu auparavant à me mettre en règle avec Dieu.

— C'est un bon sentiment, mon enfant, répondit le cardinal. Je vous écoute.

Les explications furent longues. Le jeune homme avait eu une jeunesse orageuse : il avait beaucoup péché... Aussi, quand il eut fini, le cardinal resta un moment silencieux.

— Quelle pénitence m'ordonnez-vous, Monseigneur ? finit par demander le pécheur.

Alors, le cardinal dit doucement :

— Aucune, mon enfant... Vous allez vous marier... C'est bien suffisant.